

liberté de son père, qui languit innocent dans les cachots de l'Etat, l'hiver, dans une fosse humide et sombre, l'été sous les plombs brûlants du palais de Saint-Marc. Jacopo Frontoni (tel est le nom du faux *bravo*) a toutes les qualités qui distinguent l'homme de cœur : il est bon fils, amant délicat, dévoué au bonheur de ses semblables, et cependant, condamné par un jugement inique, il meurt frappé par le bourreau, parce que le gouverneur de Saint-Marc tremble qu'à un moment donné, un violent désir de reconquérir l'estime du monde ne lui fasse violer l'exécration engagement qu'il a pris avec lui. Le *Bravo* est certainement un récit fort émouvant et vigoureusement machiné, mais il semble que les brillantes qualités du romancier éclatent davantage dans la peinture de ces grandes scènes de la nature vierge qu'il a si magnifiquement décrites; qu'il est plus original au milieu des immenses solitudes, des vastes forêts de sa patrie et des océans qui la baignent, dans la hutte du sauvage ou sur la barque du pêcheur, décrivant de magnifiques spectacles et de naïves façons de vivre, que quand il fouille dans les archives du conseil des Dix, pour y trouver quelques-unes de ces atrocités silencieusement ourdies, si communes dans l'histoire de Venise. Le *Bravo* a fourni le sujet d'une pièce française, la *Vénitienne*, de M. Anicet-Bourgeois, qui fut représentée peu de temps après 1830, avec un très-grand succès.

Bravo (II), opéra italien en trois actes, livret de Beretoni, musique de Martiani, représenté à l'Opéra-Italien de Paris, le 1^{er} février 1834. Quel que soit l'intérêt d'un drame lyrique, quelque émouvante qu'en puissent être les péripéties, il importe, en vue du succès, que le dénouement vienne soulager l'auditeur des émotions fortes que l'auteur lui a imposées. Si le héros succombe à la dernière scène, il doit mourir de désespoir ou de douleur, et exciter la pitié après avoir inspiré de la sympathie; mais l'amour partagé d'un brigand, fût-il pur, passionné et sincère, ne suffira jamais pour intéresser à son sort les cœurs délicats, et sa condamnation à mort ne fera pas verser une larme, ni sur lui ni sur l'objet de son amour. Au temps d'Eschyle et de Sophocle, où régnait un autre ordre d'idées, qu'aujourd'hui, la croyance à la fatalité motivait ces sortes de dénouements.

Voici le sujet du livret qui nous a suggéré ces réflexions :

La scène se passe à Venise. Une joute sur l'eau vient de se terminer par la triomphe du vieux pêcheur Antonio et d'un homme masqué. Lorsque celui-ci découvre ses traits, le peuple reconnaît en lui un *bravo* redouté, et s'en éloigne avec effroi. Rubini, qui jouait ce rôle, chantait à ce moment une assez jolie cavatine : *Sta a ciascun sul ciglio accolto*. Resté seul, il est bientôt rejoint par le patricien Gradenigo, qui lui propose de le défier d'un rival, amant de la belle Vénitienne Violetta Tiepolo, pupille de la République. Or, il se trouve que ce rival préféré n'est autre que le *bravo*, connu de Violetta sous le nom supposé de Bedmaro.

La scène, qui se passe dans le palais Tiepolo est bien conduite, et M^{lle} Grisi, dans le rôle de Violetta, la jouait avec beaucoup d'expression. Gradenigo a employé la ruse pour attirer Violetta dans son casino, où tout est mis en œuvre pour la séduire. Il y a ici un beau chœur d'orgie : *Sommergausi gli affetti di Bacco nel liquor*; et des couplets pleins de verve, chantés par Tamburini. Mais le *bravo* arrive; Violetta apprend de quelle nature sont les services qu'il a promis de rendre à Gradenigo; elle reconnaît en lui Bedmaro son amant, et elle le repousse avec horreur. L'air chanté alors par M^{lle} Grisi (au commencement du troisième acte) est d'une belle expression mélodique. Le *bravo* s'efforce de la fléchir; il lui raconte les malheurs qui l'ont réduit à embrasser son odieuse profession. Le duo : *Odiar to non saprei*, est un des meilleurs morceaux de l'ouvrage. Accusé d'un meurtre, le *bravo* comparait devant un tribunal, qui le condamne au dernier supplice, malgré les supplications que Violetta adresse aux juges.

Le style de la partition est élégant et facile, l'instrumentation bien traitée. L'œuvre de Martiani a été reprise en 1855. Elle a dû un peu l'accueil qui lui a été fait au rôle que le compositeur venait de jouer à cette époque dans la révolution italienne.

Bravo (II), opéra italien en trois actes, livret de Gaetano Rossi, musique de Mercadante, représenté au théâtre de la Scala, à Milan, pendant le carême de 1839, où il fut chanté par Donzelli, Castellani et Balzar, M^{mes} Tadolini et Schöberlechner. Il fut joué au Théâtre-Italien de Paris le 12 mai 1853. Le livret n'est qu'un tissu de crimes et d'horreurs; mais la partition renferme de beaux passages; l'air de Foscarini, par exemple :

*Della vita nel sentiero
Vidi un angelo del cielo,*

et le duo de ténors au premier acte. Au second, on remarque un large morceau d'ensemble, et, dans le troisième, un magnifique chœur de gardes de nuit et une scène finale très-dramatique. Il a été chanté à Paris par Belletti, Giudotti, Fortini, M^{me} de La Grange et M^{lle} Beltracelli.

BRAYO (Jean), traducteur et historien es-

pagnol, né à Ciudad-Real, mort dans le xvi^e siècle. L'impératrice-reine Elisabeth le donna pour précepteur à ses enfants. On lui doit : *El vellocino dorado*, y la historia del orden del Toison, traduction d'un poème latin d'Alvaro Gomez, et *El sumario de los reyes católicos de Fernando y dona Isabel*, con la tomada de Grenada y otros pueblos, que valerosamente conquistaron (Alcala, 1533, in-fol.).

BRAYO (Jean), médecin espagnol, né à Piedrahita, au xvi^e siècle. Il fut professeur de médecine à l'université de Salamanque, et il publia les ouvrages suivants : *De hydrophobia natura, causis ac medela* (1571); *In libros prognosticorum Hippocratis commentaria* (1578); *De curandi ratione per medicamentis purgantibus exhibitionem* (1588); *De simplicium medicamentorum defectu* (1592), etc.

On cite encore, entre autres médecins espagnols du même nom : Jean BRAYO-CHAMIZO, professeur d'anatomie et de médecine à l'université de Coïmbre, mort en 1615, et auteur de quelques ouvrages.

BRAYO (Barthélemy), poète et grammairien espagnol, né à Martin-Munos, mort dans le xviii^e siècle. Il appartenait à l'ordre des jésuites, et, outre des poèmes latins, des traités de rhétorique et de prosodie, on lui doit : *De conscribendis epistolis* (1601); *Commentaria lingua latina* (1606), reproduit plus tard sous le titre : *De octo partium orationis constructione* (1640); *Dictionarium plurimarum vocum quæ in Ciceronis scriptis desiderantur* (1627), dont le titre fut aussi changé plusieurs fois.

BRAYO (don Nicolas), général mexicain, né vers 1790. Chef des modérés dits *Escoceses*, il se battit, dès 1811, dans la lutte insurrectionnelle contre la métropole, fit preuve de générosité envers les Espagnols, déposa les armes après l'amnistie, les reprit en 1821, et fut mis en prison pour avoir protesté dans le congrès contre le titre d'empereur usurpé par Iturbide en 1822. Bientôt après, il fit partie du directoire exécutif avec Victoria et Negrette (1823), reçut du suffrage populaire la vice-présidence de la république, dotée d'une constitution (1824); s'opposa, contre les démocrates, à l'expulsion en masse des Espagnols, fut battu par Guerrero à Apan (1827), et condamné à un bannissement temporaire. Rappelé au bout d'un an, il combattit de nouveau les Espagnols, rentrés en force au Mexique, et redevenu président après la victoire de Bustamante sur Guerrero (1830). Désireux de maintenir le gouvernement sur un pied de stabilité et de modération dont le pays jouissait heureusement, il reprit les armes à la tête de son parti (1833-1834). Il fut battu par Victoria, et se retira aux Etats-Unis, où il vécut dans une obscure retraite.

BRAYO DE SOBRAMONTE-RAMIREZ (Gaspard), médecin espagnol, né à Aquilar del Campo, florissait au xviii^e siècle. Il enseigna la médecine et la chirurgie à l'université de Valladolid, et devint médecin de Philippe II et de Charles II. On a de lui divers ouvrages réunis sous le titre de *Resolutiones et consultationes medicæ* (Cologne, 1674, 3 vol. in-4°).

BRAYO-MURILLO (don Juan), homme politique espagnol, né à Frejenal (province de Badajoz) en 1803. Chef de l'une des fractions du parti conservateur, orateur éminent et jurisconsulte distingué, il a joué un rôle considérable dans les agitations dont l'Espagne a été le théâtre depuis trente ans. Secrétaire de la justice dans le ministère Isturitz, qui fut renversé par le mouvement de la Granja (1836), il se jeta ensuite dans l'opposition, combattit vigoureusement les progressistes au sein des cortès, dut s'exiler pendant la régence d'Espartero, et ne reprit au pouvoir qu'en 1847. Narvaez lui confia ensuite et successivement le portefeuille du commerce et celui des finances, mais se retira lui-même en 1850, par suite de dissensions dans le parti conservateur. Bravo-Murillo, resté à la tête du cabinet, pendant deux ans d'une administration justement attaquée, viola toutes les libertés du pays et tenta de ramener la monarchie à l'absolutisme. Les ministères qui succédèrent au sien s'engagèrent encore plus avant dans les voies de la réaction. On sait que cette politique insensée amena l'insurrection de 1854 et l'élévation au pouvoir d'O'Donnell et d'Espartero. La contre-révolution de 1856 rouvrit encore à M. Bravo-Murillo les portes de l'Espagne, qu'il avait été contraint de quitter. Depuis, il a été appelé à des fonctions diplomatiques.

BRAYOURE S. f. (bra-vou-re — rad. brave, ou de l'ital. *bravura*, même sens). Courage, et particulièrement courage à la guerre, vaillance : *L'opinion la plus extravagante et la plus barbare qui entra jamais dans l'esprit humain est que tous les devoirs de la société sont supérieurs à la BRAVOURE.* (J.-J. Rouss.) *La BRAVOURE qui s'accroît dans le danger est supérieure au courage.* (Beauchêne.) *La BRAVOURE est une qualité innée; on ne se la donne pas.* (Napoli. 1^{er}.) *La BRAVOURE n'est souvent que l'impatience du danger.* (Napoli. 1^{er}.) *La BRAVOURE évite plus de périls que la peur.* (De Ségur.) *La BRAVOURE des femmes est pleine de mystères.* (M^{me} E. de Gir.)

Le faux brave sans cesse et partout vous accable
De l'odieux roman de ses exploits gascons;
Mais la bravoure véritable
Laisse parler ses actions. LEXIQUE.

— plur. Acte de valeur, exploit guerrier, prouesse : *Les vieux soldats ont la manie de raconter leurs BRAVOURES à tout propos.*

N'est plus guère usité que dans un sens ironique.

— Mus. *Air de bravoure*, Air d'une exécution difficile et où peuvent se montrer le talent et les moyens d'un chanteur : *Elle écorcha avec un sourire féroce un des AIRS DE BRAVOURE qu'elle m'avait entendu chanter avec le plus de succès au théâtre.* (G. Sand.) *Il y a des chœurs, des AIRS DE BRAVOURE, des trios amenés d'une manière suffisante.* (Th. Gaut.)

— Syn. *Bravoure*, cœur, courage, hardiesse, intrépidité, vaillance, valeur. La *bravoure* tient au tempérament; un homme brave est naturellement porté à affronter les périls, il s'y complait, c'est son élément. Le cœur tient à la trempe de l'âme, il banit la crainte et ne permet pas de reculer. Le courage est la bravoure ou le cœur en action; on signale son courage, on combat avec courage, l'homme de cœur se conduit avec courage. La hardiesse est résolue; elle attaque sans hésiter, sans calculer l'étendue des dangers. L'intrépidité reçoit sans faiblir les coups les plus rudes, rien ne l'ébranle. La valeur est un courage éclatant, inspiré par l'amour de la gloire; elle est le trait caractéristique des héros. Enfin, la vaillance est le sentiment même ou la force d'âme qui anime les héros et les porte à montrer de la valeur.

— Antonymes. *Colonne*, couardise, lâcheté, poltronnerie, pusillanimité, timidité.

BRAYUM BURGI, nom latin de Burgos.

BRAWE (Joachim-Guillaume DE), poète dramatique allemand, né à Weissenfels en 1738, mort à Dresde en 1758. Lessing et Weiss conurent ses premiers essais et lui donnèrent des encouragements. Quoiqu'il n'eût que vingt ans lorsqu'il mourut de la petite vérole, il avait déjà produit deux tragédies : *L'Esprit fort* et *Brutus*, que Lessing a éditées, et dont la dernière obtint un grand succès.

BRAWER, peintre hollandais. V. BRAUWER.

BRAXTON-BRAGG, général américain confédéré, qui fut vaincu à la bataille de Chattanooga, livrée le 9 septembre 1863. Quelques mois plus tard, ce général compensa cet échec par le gain de la première bataille de Chickamauga, livrée contre le général fédéral Rosecranz, qui, trop rassuré par ses succès, n'avait pas voulu attendre l'arrivée du corps de Burnside. Braxton-Bragg perdit, quelques jours après, sur le même champ de bataille, tout le fruit de sa victoire. Sa défaite permit à Sherman d'accomplir en toute sécurité son aventureuse et décisive campagne de Georgie, succès qui, en privant l'armée de Virginie de ses moyens de ravitaillement et de recrutement, devait en amener la reddition.

BRAY (Braium), petit pays de France, dans l'ancienne province de Normandie, et dont les principales localités étaient : La Ferté-en-Bray, Neufchâtel-en-Bray, Aumale, dans l'arrondissement de Neufchâtel (Seine-Inférieure). Excellent beurre et cidre estimé.

BRAY, ville d'Irlande, comté de Wicklow, à 20 kilom. S.-O. de Dublin, sur la petite rivière de même nom, qui sépare le comté de Dublin de celui de Wicklow et divise la ville en deux sections, appelées Bray et Petit-Bray; 3,326 hab. Place de garnison, petit port, pêche active, bains de mer très-fréquentés. On remarque à Bray une belle église épiscopale, pittoresquement assise sur une éminence, et les restes d'un vieux château près duquel, en 1690, les troupes de Jacques II et de Guillaume III en vinrent aux mains.

BRAY (Salomon DE), peintre et architecte hollandais, né à Haarlem en 1597, mort en 1667. Ses peintures sont fort rares; mais celles qu'il a exécutées au pavillon du Bois, à La Haye, comme accompagnement au chef-d'œuvre de Jordans, le *Triomphe de Frédéric-Henri*, suffisent pour attester que ce fut un maître habile. Elles sont signées : S. Bray, 1640. Le musée de Dresde a deux tableaux de cet artiste : le portrait d'un jeune homme couronné de verdure, et celui d'une jeune fille en chapeau de paille. Salomon de Bray fut aussi un architecte de talent : la nouvelle église de Haarlem fut bâtie sur ses dessins, en 1647.

BRAY (Jacob DE), fils du précédent, né à Haarlem vers 1625, mort en 1694. Il fut peintre et graveur. Son œuvre la plus importante est un tableau du musée d'Amsterdam, daté de 1675 et représentant les *Syndics de la corporation de Saint-Luc à Haarlem* : les figures, au nombre de sept, sont de grandeur naturelle et à mi-corps; quatre seulement ont été peintes par Jacob de Bray; la cinquième, qui est son propre portrait, a été exécutée par son frère Dirk ou Thierry de Bray, secrétaire de la corporation; les deux autres personnages se sont peints eux-mêmes : J. van Gathing et J. de Jong. L'hôtel de ville de Haarlem conserve divers tableaux de Jacob de Bray, entre autres un portrait du prince Frédéric-Henri. Cet artiste a gravé à l'eau-forte : le *Repos en Egypte*, *Saint Jean-Baptiste*, un *Charretier attaqué par des voleurs*, etc. — Thierry de Bray, frère de Jacob, a gravé sur bois des fleurs, des oiseaux, des poissons. — M. Siret cite un troisième frère, Jean de Bray, qui fut peintre de portraits, mais sur lequel on n'a, d'ailleurs, aucun détail biographique.

BRAY (Thomas), ministre protestant anglais, né à Marton en 1656, mort en 1730. Il

fut d'abord recteur de Sheldon, et composa des *Leçons sur le catéchisme*, qui attirèrent l'attention de l'évêque de Londres. Celui-ci, qui avait formé le projet de fonder une église protestante au Maryland, le nomma commissaire dans cette colonie. Bray y fit deux voyages et travailla avec zèle à vaincre les difficultés que rencontrait le projet de l'évêque; il employa aussi tous ses efforts pour fonder des bibliothèques destinées aux ecclésiastiques pauvres de l'Angleterre et du pays de Galles, puis il parvint à constituer une société pour la propagation de l'évangile dans les colonies et parmi les nègres, et enfin il ouvrit des souscriptions en faveur des prisonniers, dont il voulait adoucir les souffrances. Outre ses *Leçons sur le catéchisme*, il publia d'autres ouvrages relatifs aux œuvres de charité dont il fut occupé pendant toute sa vie; *Martyrology* (1712, in-fol.); *Propositum de martyrologio generali* (1714, in-fol.).

BRAY (François-Gabriel, comte DE), diplomate français, né à Rouen en 1765, mort en 1832. Dans sa jeunesse, il fit partie d'une expédition militaire contre Alger, en qualité de chevalier de Malte. Il entra ensuite dans la carrière diplomatique et fut attaché à la légation française près la diète de Ratisbonne. La Révolution lui fit perdre cet emploi, mais en 1797 il revint à Ratisbonne comme chargé d'affaires de l'ordre de Malte. Plus tard, il entra au service de la Bavière, et la représenta successivement près des cours de Berlin, de Saint-Petersbourg, de Paris et de Vienne. Au milieu de ses travaux diplomatiques, il trouvait le temps de se livrer à des recherches savantes, qu'il publia dans deux ouvrages intitulés : *Voyages aux salines de Salzbourg et de Reichenhall et dans une partie du Tyrol*, et *Essai critique sur l'histoire de la Livonie*, suivi d'un tableau de l'état actuel de cette province (1817, 3 vol. in-12).

BRAY (mistress Anna-Eliza KEMPE), célèbre romancière anglaise, née dans le comté de Surrey, sur la fin du siècle dernier. Elle hésita un moment dans le choix d'une carrière artistique, la nature lui ayant départi une égale aptitude et une vive inclination pour tous les arts d'agrément et d'imagination ouverts à l'activité féminine. Son maître de peinture, Stothard, dont elle épousa le fils, Charles, en 1818, la fit renoncer au théâtre. Peu après son mariage, elle accompagna son mari en France, où il venait dessiner les tapisseries de Bayeux pour le compte de la Société des antiquaires. Elle parcourut avec lui la Normandie et la Bretagne, adressant en même temps à sa mère, sur cette excursion, une série de lettres qui furent publiées avec de nombreux dessins crayonnés par elle et son mari. En 1820, les deux époux firent une autre tournée pittoresque dans les Landes. L'année suivante, le mari périt victime d'un accident en dessinant une église du Devonshire pour ses *Monuments de la Grande-Bretagne* (the Monumental Effigies of Great Britain), ouvrage précieux que sa veuve et le frère de celle-ci se firent un devoir d'achever. Accablée de malheurs multipliés, atteinte d'une cécité heureusement passagère, mistress Stothard ne perdit pas courage. Elle paya un tribut de regrets à la mémoire de son mari dans une *Esquisse biographique* (1823), qui lui mérita les encouragements de Southey et de Walter Scott. Elle se retira dans le Devonshire, et épousa le révérend Edward Atkins Bray, ministre de Tavistock, auteur de quelques écrits théologiques. Débile, souffrante, menacée de la perte complète de la vue, mistress Bray s'est acquiescée par ses œuvres d'imagination un renom d'écrivain et de conteur, qui n'a pas troublé le repos profond dont elle n'est jamais sortie. A la fantaisie elle a mêlé l'histoire. Son imagination semble même être plus à l'aise, plus puissante, quand elle prend pour base les noms réels et les traditions locales. Citons : *Gaston de Foix* (1826, 3 vol.), études sur les mœurs et les usages du xiv^e siècle, d'après la chronique de Froissard; les *Chapereaux blancs* (1828), récit des troubles ou guerres civiles entre les nobles et les bourgeois de la Flandre; le *Protestant* (1829), épisode du règne de Marie Tudor; *Fitz de Fitzford* (1831), légende du Devonshire; *Talba*, ou les *Maures en Portugal* (1834); *Wartleigh*, ou le *Chêne fatal* (1836); *Trelawny de Trelawne* (1837), œuvre du même genre; les *Bords de la Tamar et du Tavy*, description suggérée par R. Southey, le correspondant et l'admirateur de M^{me} Bray; les *Epreuves du cœur*; les *Montagnes et les lacs de la Suisse*; *Henry de Pomeroi* (1845), légende du comté de Cornouailles; *Courtney de Walreddon* (1838, 3 vol.), scènes du temps de Charles I^{er}; les *Epreuves de la vie domestique* (1848, 3 vol.), son chef-d'œuvre, dans l'opinion de Southey; *Vie de l'académicien Thomas Stothard*, son beau-père (1851); *Handel, sa vie et ses idées sur la musique sacrée* (1857). Restée veuve une seconde fois, en 1857, elle a publié les *Papiers poétiques* (Poetical Remains) et les principaux sermons de son deuxième mari (1859, 3 vol.). On annonce d'elle une description pittoresque et légendaire du comté de Cornouailles, son pays d'origine.

BRAYANT (bré-ian) part. prés. du v. Braire : *Chicot prit le grand trot; l'âne suivit en BRAYANT.* (Al. Dum.) « L'académie rejette ce mot, mais on ne voit pas la raison qui a pu l'empêcher de l'admettre.